

Je commencerai par cette remarque : dans des textes théoriques ou à l'occasion d'entretiens radiophoniques, j'ai parlé très généralement de mon travail, et cela dans l'urgence et l'émotion, parce qu'un texte venait d'être publié et qu'un autre était en route. Je pensais dans le présent d'un livre - un présent constamment ouvert sur des possibilités de projets qui suivaient leur cours avec régularité et fidélité. La prise de conscience que ce travail incessant avait finalement produit une œuvre, avec ce que ce terme suggère en fait d'ampleur et d'unité, s'est produite très tardivement et m'est venue de l'extérieur, en 1995, à l'occasion du colloque organisé par la Faculté des Lettres de Lille. Il s'est passé en moi quelque chose d'un peu bizarre : je me suis trouvé comme détaché de ma tâche d'écriture et poussé, par l'entraînement des discours à mon sujet, à une vision panoramique de quelques reliefs, plus ou moins marquants, de ce qui avait été une pure aventure intérieure de l'expression. La somme des livres soudain analysable et interprétable avait le poids d'une œuvre - quelque chose qui ne m'appartenait plus, mais faisait l'objet d'un savoir et d'une discussion. Je me suis senti, au moins un instant, marqué au but par l'âge, par le constat d'accomplissement. L'œuvre me pesait sur les reins. Heureusement pour moi, en 1995, j'étais en pleine élaboration de *L'Age de Rose*. C'était une ouverture, comme un soupirail, par laquelle je me suis délivré du sentiment oppressant d'être l'auteur et le témoin d'une œuvre. Aujourd'hui, je m'applique autant que possible à ne pas fixer mon esprit sur l'œuvre qui est derrière moi, mais à m'attacher au travail, dans le présent. Il n'en reste pas moins que je suis très conscient de la masse organique des thèmes qui dominent mes fictions - à dire vrai parce qu'ils dominent ma vie et mon imagination.

Claude Louis-Combet.

ENTRETIEN AVEC CLAUDE LOUIS-COMBET

Henri Lefebvre. Votre œuvre est un croisement. Elle naît des intersections imposées entre le sexe et la foi, l'homme et la femme, la mythologie et l'autobiographie. Et le personnage de la mère est omniprésent dans votre œuvre. Pouvez-vous exposer votre démarche en mettant l'accent sur les trois points qui semblent l'orienter : le rapport religion/sexualité, la mythobiographie, la mère.

Claude Louis-Combet. La mère - mais à travers elle et autour d'elle toutes les images de la féminité - est en effet omniprésente dans les récits. Mais je ne l'accueille pas autrement que comme une part de moi-même, qui est, je crois, moins liée à l'existence de ma mère biographique qu'à la transcendance d'une figure archétypique, collective, onirique, subconsciente. Pour ce que je crois en savoir, ma démarche a consisté à me détacher le plus possible de mon passé événementiel et des figures féminines qui l'occupaient pour m'introduire dans la familiarité des ombres, des images hors du temps, des puissances sacrées - selon un mouvement de régression vers des formes élémentaires, sur fond de nostalgie de la confusion archaïque des genres et des espèces. Parce qu'elle s'attache à peu près exclusivement à élaborer le tissu de la relation à la mère, l'écriture, chez moi, tourne le dos à l'histoire, aux évidences de la réalité et même aux analyses de la psychologie. J'écris à peu près comme si le monde extérieur n'existait pas, comme s'il n'avait même jamais existé. Naturellement, cela ne veut pas dire que, dans ma vie, je suis insensible au monde et indifférent aux êtres. Loin de là. Mais l'écriture n'a rien à voir avec les apparences de la vie. Son cours s'est engagé sur une autre pente.

Quand j'ai commencé à écrire, j'ai travaillé sur mon petit capital de souvenirs. Je me suis appliqué à donner forme à quelques rudiments d'autobiographie. Mais il se trouve que je n'ai à peu près pas de mémoire des événements. Mon passé se ramène à quelques images, à des impressions sensibles, à une aura de sentiment. Presque rien.

D'autre part, comme au point de recoupement de ma culture religieuse et des aventures inconscientes de ma sensibilité, j'avais mauvaise opinion de l'individu, de l'ego, de l'amour-propre. Mais en même temps, j'étais très attentif à mes pulsions et très dominé par le sens de mes propres lointains, à ce point d'horizon où la mémoire qui s'abolit est aussi celle par laquelle commence l'histoire. J'avais absolument besoin, pour écrire, de m'ouvrir à autre chose que ma biographie sans pour autant renoncer à exprimer le fond de mon être. La mythobiographie est issue de cette contradiction. Je me suis approprié tout un champ d'existence étrangère à la mienne et je m'y suis mêlé. J'ai investi mes désirs, mes souvenirs, mes fantasmes dans les interstices vacants de légendes mythologiques ou de vies de saints. J'ai toujours eu besoin de me perdre pour me trouver. L'écriture est entrée

dans cette direction. Quant au rapport entre religion et sexualité que vous évoquez comme un trait spécifique de ma démarche, je le vois ainsi : j'ai écrit à partir du point de rupture de deux strates fondamentales de l'expérience intérieure. D'une part, une éthique religieuse qui associe le sexe au péché. D'autre part, une esthétique archaïque qui fait du sexe une figure du sacré. Avec cela, débrouillez-vous. L'écriture tente de concilier les inconciliables. Naturellement, elle échoue. L'écriture n'est jamais que de l'écriture. Elle retient le cri. C'est tout ce que l'on peut lui demander.

H.L. Par l'exploitation des mythes, souhaitez-vous vous situer par rapport aux hommes, ou tentez-vous de définir la place des hommes par rapport à votre imaginaire ? L'usage des mythes ne répondrait-il qu'à une tentation de votre part pour définir l'homme que vous êtes en les réduisant de l'universel à votre dimension ?

C.L.-C. Je crois que dans le traitement littéraire des mythes auquel je me suis appliqué, de la plus libre façon, avec une désinvolture apparente mais avec, au fond, une pieuse angoisse, les deux pôles que vous distinguez - l'universel et le singulier - ne fonctionnent jamais l'un sans l'autre. Je dois à Jung d'abord puis à Bachelard l'idée selon laquelle l'enfoncement en soi-même par la rêverie, par la réélaboration poétique de l'expérience vécue, conduit nécessairement à un noyau ou à un foyer d'imaginaire qui constitue le fait même de l'inconscient collectif. Plus on s'efforce de cerner le soi, dans son obscurité, plus on se rapproche des songes religieux de la vieille humanité. Des archétypes tels que la Mère dévoratrice, l'Androgyne, la Vierge féconde, le Dieu sacrifié dominent l'imagination à la recherche de ses sources. Le problème est de leur donner une forme littérairement consistante, frappée au coin de l'authenticité personnelle. L'entreprise d'expression mythobiographique n'est pas une tentative de réduction du patrimoine mythologique à des fins de satisfaction narcissique mais plutôt une ouverture du cœur et une solution sublimée du désir à travers des images immémoriales, qui sont les gardiennes de l'âme. Ainsi tend à s'estomper la frontière entre le rêvé et le vécu, entre le moi solitaire et les foisonnantes puissances qui ont peuplé l'imagination des hommes depuis le commencement.

H.L. Ne perdez-vous jamais de vue la dimension autobiographique de votre projet d'écriture ?

C.L.-C. Non. Je ne la perds pas vraiment de vue. J'en ai une conscience pour ainsi dire atmosphérique, aucunement pesante, aucunement contraignante. Quand je développe la matière d'une fiction, je suis à l'écoute d'une parole qui est déjà toute formulée en moi. Je n'ai pas le sentiment d'être vraiment actif, mais plutôt passif, réceptif. Le livre s'écrit tout seul, à peu près sans rature. La difficulté, pour moi, n'est pas dans l'invention d'un récit ou dans la pratique d'un style, mais dans ma capacité de recueillement. Contrairement à ce que l'on pourrait penser, je suis, avec l'âge, beaucoup plus vulnérable à ce que j'ai appelé, dans un poème, *les incidences du jour*. Écrire n'est pas difficile. C'est vivre qui l'est. Ou plutôt, c'est le maintien de l'équilibre entre la vie et l'écriture. Pour moi, je l'avoue sans fausse honte, l'écriture, dans mes choix, a toujours passé au second plan. Elle n'a jamais été le motif principal de mon existence. Je lui ai consacré le minimum de temps nécessaire : deux heures par jour, chaque soir, pas davantage... mais je m'éloigne de la question posée. En vérité, dans le travail de fiction, je me projette tellement dans les personnages que je mets en scène - des personnages qui sont surtout des ombres, des figures oniriques - que toute l'entreprise me semble être l'expression d'un monologue intérieur ininterrompu. Cependant je crois pouvoir affirmer que ce monologue n'est aucunement un bavardage avec moi-même. Il est porté par un grand silence. Il est la face prise en mots d'une obscurité dont je sais que je ne viendrai jamais à bout. Le récit qui sort de là n'est pas précisément autobiographique. Il est plutôt, par rapport à moi, dans une relation d'existence qui dépasse largement les aspects anecdotiques de mon histoire.

H.L. Vous n'avez pas connu votre père ou très peu. Vous avez été élevé dans un univers de femmes dont votre mère était absente. L'éducation que vous avez reçue a-t-elle favorisé votre penchant pour la littérature ?

C.L.-C. J'ai grandi dans un milieu économiquement très pauvre, que les vicissitudes de la vie avaient ruiné. Il n'y avait pas d'hommes : ni père, ni grand-père, etc., ils étaient tous morts. Mais ils existaient dans la mémoire, dans la parole familiale. J'étais le seul élément masculin. Et les femmes, mère et grand-mère, étaient très puissantes sur mon esprit et ma sensibilité. Chacune incarnait un pôle diamétralement opposé et également nécessaire pour le développement de l'enfant que j'étais. Je crois que mon besoin d'expression par l'écriture s'est enraciné très tôt et profondément dans la rupture d'équilibre entre les personnalités de ces deux femmes qui présidaient à ma destinée. J'étais un enfant rêveur, mal adapté à la vie. J'ai vécu, en secret, beaucoup de fictions bien avant de me mettre à en écrire de nouvelles. La fiction était, pour moi, le moyen magique de résoudre les contradictions de la vie. Et puis là-dessus, et très tôt, est venue se greffer l'expérience religieuse avec toute la suite de ses avatars.

H.L. Ne vous a-t-il pas été nécessaire de renoncer à votre foi pour écrire ? Écrire, est-ce lié chez vous à une absence de foi religieuse ?

C.L.-C. Je pense que si j'étais resté fervent dans mon giron chrétien, j'aurais sans doute écrit autre chose et peut-

être autrement. Mon rapport à l'écriture a été moins une affaire de relation à Dieu et à la foi que de relation à la mère. Quand le moment est venu où Dieu s'est absenté de ma vie, au terme de mon adolescence, cette absence n'a fait qu'élever le niveau d'une absence beaucoup plus ancienne et fondamentale, ancrée dans les fantasmagories œdipiennes. C'est sur ce fond-là, ou plutôt à partir d'une certaine blessure d'être dont la mère était l'origine, que le besoin d'expression s'est affirmé. La nostalgie du Dieu perdu s'est mêlée intimement à la nostalgie de la mère inatteignable, inétreignable. Mais qu'il s'agisse de Dieu - celui du christianisme - ou de la mère, biographique ou mythique, la nécessité d'écrire procède d'une situation existentielle. Elle puise sa vigueur dans la profondeur de l'exil. Elle témoigne du désir de retrouver les origines - l'enclos du lieu primordial et le temps d'avant l'histoire. Quant à ma position par rapport à la foi, je l'entends ainsi : je ne suis ni croyant ni agnostique, je ne suis surtout pas athée ni sceptique. Je suis comme une maison qui a été habitée et qui est à présent et depuis longtemps désertée. Il reste toujours quelque chose de la présence. Je crois que je n'ai jamais réussi à faire le deuil de la mort de Dieu. La mère non plus, je n'ai pas pu en déblayer mon horizon. Je demeure nostalgique et mélancolique, tandis que le temps raccourcit.

H.L. Vous avez été profondément marqué par l'oeuvre de Nietzsche. Que vous ont transmis son oeuvre et sa pensée?

C.L.-C. Mon rapport à la pensée de Nietzsche a été essentiellement émotionnel. La parole poétique de Nietzsche m'a frappé en plein coeur de mon christianisme, alors que je portais le froc, que j'avais prononcé mes voeux de religion et que je vivais dans une ambiance intellectuelle entièrement dominée par le thomisme. La lecture clandestine de Nietzsche, dans les traductions élégantes et fluides d'Henri Albert, était pour moi comme une fontaine en pleine sécheresse. Je m'y suis abreuvé sans réserve. Je crois que Nietzsche m'a sauvé de la mort spirituelle. Il m'a délivré de toute une pesanteur de rationalité chrétienne que je ne pouvais assimiler. Il a joué un rôle capital dans ma rupture avec la vie religieuse. Mais il ne m'a pas guéri du christianisme. Par la suite, je me suis désintéressé de la pensée de Nietzsche lorsque celle-ci s'est trouvée accablée par l'abondance des gloses universitaires et récupérée par le snobisme de l'intelligentsia. Alors je me suis tourné plutôt vers Kierkegaard.

H.L. En alternance avec les oeuvres romanesques, vous publiez des essais. Le roman vous semble-t-il insuffisant pour exprimer le "secret" dont vous êtes redevable en tant qu'homme et en tant qu'écrivain, qui fonde votre personnalité et votre oeuvre ?

C.L.-C. La place des essais dans mon travail correspond à peu près à ce qu'étaient naguère, dans la formation religieuse, les retraites spirituelles : un moment de retour sur soi-même, d'examen de conscience, de réflexion sur le chemin suivi et à suivre. Ils expriment un certain besoin de recul et de lucidité par rapport à la démarche engagée dans les fictions. Curieusement, ces textes un peu abstraits et qui ont une portée assez générale me paraissent plus chargés de matière autobiographique que les romans. En tout cas, ce ne sont pas des ouvrages qui proposent une théorie de l'écriture. Ils ont plutôt une valeur de témoignage, d'aveu. Naturellement, l'aveu ne porte que sur ce qui est dicible et intelligible. Le secret demeure au fond, hors d'atteinte, - au fond et au fondement. Qu'il s'agisse des récits, des essais ou des poèmes, mes textes me paraissent toujours insuffisants à exprimer ce que je voudrais dire et que je ne parviens pas à formuler. C'est pourquoi dès qu'un ouvrage est achevé je m'empresse de l'oublier. C'est à peu près comme si l'ouvrage n'existait pas, comme si je ne l'avais jamais écrit. La béance reste entière.

H.L. Vous éditez des oeuvres spirituelles. Pouvez-vous expliquer cet attrait qui est le vôtre pour les auteurs mystiques ?

C.L.-C. Contrairement à ce que l'on pourrait croire, mon intérêt pour la littérature spirituelle n'a pas pris naissance dans le milieu religieux où ma formation se poursuivait. Les ouvrages de spiritualité dont la lecture était obligatoire dégageaient pour moi un immense ennui. A cette époque, à dix-huit ans, à vingt ans, je n'avais de goût que pour la poésie, des Romantiques à Claudel, avec un enthousiasme tout particulier pour Baudelaire et les Symbolistes. Mon goût pour les textes d'inspiration mystique et spirituelle s'est développé plus tard, hors de toute influence extérieure, comme une phase durable de maturation personnelle. Cela correspondait à une intériorisation de plus en plus grande de mes expériences vécues. Je me suis intéressé aux vies de saints à partir de 1975, lorsque j'ai commencé à écrire *Marinus et Marina*. La littérature hagiographique m'est apparue comme un véritable trésor d'imaginaire, à peu près inexploité. C'est au cours de l'élaboration de *Marinus et Marina* que s'est imposée à mon esprit l'idée de la mythobiographie. Quant aux écrits des auteurs mystiques ou spirituels, ils ont peu à peu nourri mon sentiment nostalgique de la foi disparue. Ils ne m'ont pas ramené à une quelconque adhésion religieuse. Mais ils n'ont pas cessé d'alimenter mon goût pour le recueillement, l'intériorité, et ma fascination pour les abîmes de l'absolu. Les territoires de spiritualité qui m'ont le plus attiré

ont été les mystiques rhéno-flamands du XIV^e siècle et l'école française du XVII^e siècle dont la langue est particulièrement admirable. Une des chances considérables de ma vie a été, en 1986, la rencontre avec Jérôme Millon et Jacques Prunair qui venaient de fonder la collection Atopia que je dirige actuellement. L'édition est un moyen privilégié pour faire partager mes goûts. C'est là une expérience dont je ne me lasse pas et qui pourrait survivre à mon propre silence si je cessais un jour d'écrire.

H.L. Vous semblez dire parfois - entre les lignes - la vanité de l'écriture, en dépit de ses bienfaits manifestes. Comme si, chaque jour, vous vous obligiez à l'écriture plutôt qu'à la contemplation. Pourquoi la page écrite plutôt que la page blanche ?

C.L.-C. L'écriture n'a jamais été une fin, à mes yeux. Elle n'a jamais été pour moi l'occupation la plus importante de ma vie. L'épithète d'écrivain accolée à mon nom me paraît aujourd'hui encore un peu déplacée et farfelue. L'écriture, depuis le commencement, a été une affaire entre moi et moi, à l'abri, autant que possible, des puissances médiatiques. Elle s'est opérée sur le fond d'un manque, d'une absence, d'un défaut et d'une faillite. Plus jeune, plus optimiste, moins lucide, j'ai pu croire, un moment, qu'elle pouvait combler le vide, fût-ce en l'exprimant. Aujourd'hui, j'en suis bien revenu. L'écriture est une tâche à laquelle je suis rivé en raison d'obligations que j'ai prises -et par rapport à moi-même et par rapport à quelques autres. C'est un projet qui met en jeu le sens éthique de ma vie. Mais je n'y puise guère de satisfaction et très peu de plaisir. Simplement, lorsqu'il m'arrive de rester quelques jours sans écrire, j'ai mauvaise conscience, alors je me force à reprendre la plume. J'ai une mentalité de laboureur. Quand j'ai entrepris un sillon, je vais jusqu'au bout. Mais il est vrai que j'aimerais pouvoir m'arrêter, définitivement, à condition que cette suspension de l'activité soit un accomplissement. Cela ne pourrait être que si la Présence me remplissait-et alors je serais hors d'histoire et n'aurais plus aucune raison de raconter des histoires. Mais à dire vrai, je n'attends rien de tel. Écrire signifie être séparé. Jamais le texte ne tiendra lieu de ce qu'il cherche à dire et qui le fonde. Là-dessus, je suis sans illusion. Mais je ne suis pas pour autant porté au culte de la page blanche. Celle-ci ne m'a jamais fasciné. Une page blanche, c'est du papier qui peut servir à n'importe quoi, Elle n'exprime, en elle-même, aucune valeur particulière. Elle n'a jamais fonctionné comme un symbole dans mon esprit. J'aime les pages bien remplies, la prose abondante et forte. Ou alors, il faut tout arrêter. Il me semble parfois - parfois seulement - que cet acte décisif pourrait se produire si tout à coup, réellement, je pouvais me mettre à prier. La prière annulerait toute raison d'écrire. Elle remplirait cet espace et ce temps vacants que l'écriture a échoué à combler. Quelle délivrance, alors !

juin 1998